

ESTELLE FAYE

TRAVERSER
LE PONT



Le pont sur la Veuze marquait, pour les paysans locaux tout du moins, l'extrême frontière à l'est du Royaume : une arche de vieilles pierres grises, où les mousses et le lichen suppléaient dans les interstices au mortier à moitié disparu. La Veuze elle-même n'était une rivière que dans l'esprit des fermiers voisins, et dans les légendes que colportaient les trouvères, qui pour la plupart ne s'en étaient jamais approchés. En réalité, son maigre débit terreux tenait plutôt du ruisseau de campagne, que grossissait parfois l'eau de pluie dévalant les collines proches, et qui charriait des mousses jaunâtres et des civelles au printemps.

Nul ne savait quels pays s'étendaient de l'autre côté du pont. Depuis la rive ouest de la Veuze, le regard s'arrêtait sur les renflements doux des collines, souvent noyés de brume, et ourlés de bois de feuillus. Cette berge inconnue nourrissait de nombreux fantasmes. Des contes étranges y situaient le territoire des morts, celui des fées ou des anciens dieux. Là-bas, racontait-on, les fantômes des elfes gambadaient encore sous les futaies, au clair de lune. Ou bien des démons à pattes fourchues guettaient le voyageur imprudent derrière les troncs des chênes sombres, et les âmes des meurtriers et parjures y connaissaient une éternelle errance, dans des forêts obscures et sans fin. Personne n'était allé vérifier, bien sûr, par superstition tout d'abord, et aussi parce que le passage était gardé.

Un chevalier habitait de l'autre côté du pont, dans une mesure branlante entre deux saules pleureurs, à l'entrée d'un chemin qui s'éloignait entre les collines. Les longues branches des arbres trempaient dans l'eau trouble de la Veuze. De mémoire des riverains, le chevalier avait toujours vécu là. Certains prétendaient qu'il veillait

déjà sur la frontière au temps de leurs grands-pères, et des pères de ceux-là. Mais ceux des bords de Veuze, de cette frange oubliée du Royaume, aimaient enjoliver leurs rares légendes... Divers gardiens s'étaient sans doute succédé à ce poste, sans que les gens du cru ne remarquent la différence, trop occupés par leurs troupeaux ou par les travaux des champs.

Au fil du temps, le chevalier avait fini par faire partie du paysage, au même titre que ses saules, que le vieux pont ou les collines derrière lui. Depuis l'autre rive de la Veuze, on l'apercevait menant son quotidien tranquille, lavant son unique chemise dans l'eau trouble, aiguisant son épée sur une pierre à huile, pêchant des civelles ou piégeant des grenouilles qu'il faisait rôtir sur le seuil de sa cahute, sur des brochettes de bois vert.

Ses longs cheveux gris, nattés dans son dos, trahissaient un âge avancé, pourtant ses mouvements étaient encore alertes, son corps souple et nerveux. Dans sa jeunesse, de nombreux guerriers s'étaient présentés sur le pont pour le défier. Il les avait tous vaincus, sans aucune exception. Les anciens des villages proches gardaient encore au fond de leur mémoire quelques bribes de ses combats, quelques échos ténus du choc des armures et des lames. Ils le prétendaient, en tout cas. Mais cette époque était largement révolue. Depuis des décennies, plus aucun aventurier n'avait essayé de franchir le pont sur la Veuze. Les mystères de ce bout de frontière n'intéressaient plus personne en dehors des deux ou trois cantons voisins, et encore...

Car le Royaume s'était enfoncé dans le chaos. Ravagé par la guerre civile, ses récoltes brûlées, ses hautes cités tombées en ruines, le Royaume consacrait toute son énergie à survivre. Quinze ans plus tôt, dans une tentative désespérée pour remporter la victoire contre l'Usurpateur, le Régent d'Otremer avait fait déterrer dans les oubliettes du castel d'Andruse des cadavres datant de l'ancienne Peste. Le bacille ramené au jour avait infecté les profanateurs de sépulture, puis ravagé le Royaume, et désormais les grands fleuves emportaient avec le courant, au lieu du bois